

## L'étrangeté d'une lecture polyphonique

Le premier temps de mon exercice de la psychanalyse à Alger en 2006 s'est accompagné de la nécessité d'avoir une instance de travail avec des collègues pour limiter les effets de l'isolement venant redoubler l'irréparable solitude de l'analyste dans sa pratique quotidienne. D'autant plus que cette offre d'analyse était étrange et suffisamment étrangère à ce qui faisait référence dans le traitement des souffrances psychiques. Aussi, elle s'inscrivait dans un contexte socio historique douloureux et sensible du fait de la guerre civile et des destructivités occasionnées, laissant les mots orphelins d'une adresse et parfois même d'une orientation signifiante.

C'est dans cette ambiance que la proposition d'un cartel a rencontré sa première réception auprès de quelques collègues (dont deux sont ici présentes), préoccupées par la question du soin et de la nécessité constante de renouveler leur mise au travail. Chacune avait un lien singulier et intime à la psychanalyse. Cependant, la temporalité de ce lien était différente pour chacune. Le choix des collègues s'est orienté selon deux registres : d'une part, avoir très simplement éprouvé les effets de l'inconscient dans une rencontre transférentielle ; d'autre part, être engagée dans une pratique de soin. Il semblait important (suivant les propos de l'intervention d'hier) d'ouvrir un espace en commençant par la fabrication de bordures.

Par ailleurs, ce dispositif se situait dans une rupture (par les bords proposés) à l'endroit de ce qui pouvait exister jusqu'alors, à savoir groupes de travail divers et multiples formations (psychodrame, psychothérapie familiale, séminaires de psychanalyse, groupe de lectures formation aux techniques cognitives et comportementales). Il s'agissait d'ouvrir un espace de travail précis par le renvoi de chacune à son rapport à la psychanalyse et de le restreindre à quelques unes, en restant vigilante pour ma part sur la persistance d'une mise en tension dans le travail par l'évitement de deux écueils, le premier étant d'être située dans une

position enseignante et/ou une position d'analyste et le second tout autant dommageable étant de glisser à notre insu du dispositif vers un groupe de travail.

Nous nous réunissons d'une manière régulière et patiente sur les séminaires de Lacan par ordre chronologique de son enseignement et ce, dans des va-et-vient avec d'autres textes auxquels Lacan peut se référer. Nous en sommes au 3ème séminaire. Notre lecture devait suivre sa propre temporalité sans aucune exigence de durée. Le rythme adopté depuis le commencement est celui d'une à deux rencontres mensuelles et d'une leçon travaillée par séance.

C'est dans la rencontre avec les collègues à Alger et les discussions engagées sur les raisons de la dispersion des personnes orientés d'une manière ou d'une autre par la psychanalyse et les grandes difficultés quant à tenir des instances de travail sur la durée, que le cartel a commencé sa marche. Il va sans dire que cela comportait de nombreux risques ainsi que de multiples énigmes, et nous nous contenterons ici d'en énumérer trois :

- Les mystères de la place de la psychanalyse dans le socius en Algérie alors qu'il s'agit d'un pays qui de par son histoire est francophone et est très au fait de l'actualité des traitements proposés en Occident et en particulier en France.
- L'incessante répétition des ruptures alors qu'il existait et a existé, depuis l'indépendance, des expériences et des pratiques se référant à la psychanalyse, soit sur son versant théorique, soit sur son versant pratique.
- Une difficulté quant à penser la psychanalyse autrement qu'en termes d'importation d'un nouveau champ de connaissance, restant étranger aux structures langagières des sujets et aux usages et pratiques dans les institutions. Autrement dit, il y avait un risque permanent dans l'association de la psychanalyse à une langue et une figure du maître.

Ainsi, la question implicite qui nous rassemblait pour ouvrir ce cartel était une énigme, voire des énigmes insistantes dans la durée. Nous les avons accueillies, quitte à ce qu'elles viennent se réaliser dans notre instance de travail en perturbant nos bonnes intentions de départ. C'est à peu près à la moitié de la durée de ce cartel, actuellement âgé de 10 ans, que l'énigme est réapparue et a réveillé nos souvenirs enthousiastes et préoccupés du temps de nos premières rencontres, alors qu'elle avait tranquillement

succombé à l'oubli. Une collègue a quitté le cartel de manière inattendue et brusque, en faisant part de points de désaccord avec le fonctionnement de ce dispositif. Une autre collègue nous avait rejoints entre temps. Le nombre est donc resté stable : 4 personnes se réunissant autour d'une lecture d'un séminaire de Lacan, dont un obscur « Plus un » baladeur.

Avec le recul, cette rupture par le départ d'une collègue a permis au cartel d'entrer dans l'histoire par la répétition. Alors qu'auparavant ce dispositif était construit dans une résistance liée à la crainte d'une répétition démoniaque et mystérieuse de la rupture au point de faire exception aux usages en cours. Est-ce à dire que cette rencontre de Grenoble en tant que premier acte d'un rendu public de notre travail en constitue le deuxième temps ? La question demeure et notre maître le temps nous en indiquera, le jour venu, la réponse.

Il existe plusieurs particularités spécifiant le travail de ce dispositif puisqu'il s'exerce dans une société où la psychanalyse est hors champ social, c'est-à-dire, reprenant Lacan, qu'elle ne fait pas « symptôme social ». L'intérêt pour la psychanalyse devient encore plus qu'ailleurs, un acte singulier de franchissement. Aussi, la hiérarchisation des langues entre celle de l'intime et celle de l'extime face à la singulière « langue de Lacan » peut produire des effets d'inhibition, d'empêchement, voire d'interdit de la pensée. Or, il s'est produit tout autre chose dans notre cartel qui est apparue très inattendue, à partir d'une série de déplacements. Le « plus un » que j'ai été (sans l'être) en tant qu'organisatrice et fil rouge s'est déplacé au profit d'un « plus Un » qui fonctionnait en échappant constamment et en ne cessant de se transformer et ce, parfois au cours d'une même séance de travail. Le « plus Un » qui nous causait était véhiculé par celle qui par ses interrogations ouvrait pour quelques autres un pan de lecture inédit. Ainsi, c'est la lecture du texte par l'une en tant que cela lui causait d'un lieu inconnu/ méconnu, qui produisait chez les autres des effets et cela était indéterminé mais déterminant, dans le renouvellement des trouvailles intimes et cliniques.

L'éprouvé premier d'un sentiment de responsabilité dans la tenue de ce dispositif s'est, au fur et à mesure de ce phénomène de déplacement, fragmenté au profit de la responsabilité de chacune quant à maintenir vivace les conditions d'une trouvaille singulière, en acceptant de se laisser produire par l'interrogation ou l'apport d'une autre.

Ce phénomène s'est peu à peu mis en place comme pratique d'une lecture (pour chacune), qui opère par le dessaisissement, autrement dit, qui opère par le franchissement de toute velléité de connaissance. Cette dernière est nécessaire pour quiconque se réfère à un champ de savoir mais elle n'a de fonction dans ce cartel qu'en tant que fallacieuse (voir le séminaire II). Le maintien vivace de cet écart entre savoir et connaissance s'est produit par *inadvertance*. Cet aspect a d'emblée fabriqué un bouleversement dans les lectures, en acceptant de se laisser produire par ce qui cause à l'un et comporte des effets sur l'autre. Un véritable exercice d'altération du texte, des langues, des savoirs et des connaissances s'est mis en place, à l'insu de chacune des participantes.

Le « plus un » assembleur ou/et organisateur s'est transporté vers une position de *l'un sans sait* (l'insensé) d'une lecture plurielle. Il y a du maître dans l'affaire, mais l'absence de maître réel laisse toute sa place au texte, en place de maître mort, d'où une causerie engagée entre l'intime et la scène du cartel peut se dérouler dans une cacophonie linguistique, qui en tant que telle fait arrêt aux procédés de hiérarchisation des langues, des savoirs et des pouvoirs. Il me semble que l'impouvoir est la chance d'une psychanalyse non instituée mais sans cesse instituant de l'écart, de la trouvaille et de l'inattendu.

Autrement dit, la difficulté obstruante de départ se transforme en un mouvement qui porte dans sa clandestinité *l'analytique*, au sens d'un bouleversement singulier dans le rapport au savoir, à la parole et à l'autre de l'intime, exacerbé par un contexte où l'absence de tradition analytique soulève des questionnements et peut renforcer des difficultés, mais qui comporte soudainement là son revers de chance. Les textes travaillés viennent à nous dans leur étrangeté, c'est-à-dire non transmis par un enseignement et dans la langue du maître (colon), et cette rencontre a permis de transformer, de remanier, voire *de déloger le savoir de l'assignation à une langue, au profit d'une polyphonie en langue métisse*.

Ce précieux creusement d'une nouvelle voie entre savoir (au sens du savoir inconscient) et connaissance, fait du cartel un dispositif analytique inédit à côté de la cure, du contrôle et de la passe. Cette causerie du texte pour chacune à partir d'une étrangeté est déjà une sortie de la psychanalyse du cadre formel de la connaissance et un déplacement

vers un cadre plus mouvant, celui du savoir inconscient dans son indissociabilité entre discours et pratique. Le texte de Lacan vient entamer les champs linguistiques et nous découvrons qu'il se laisse entamer par les langues qui l'accueillent. Il est étonnant de constater que la clandestinité dans laquelle nous travaillons aurait permis à ce dispositif d'être un gardien de mouvement instituant et ce hors institutionnalisation. Ce qui a mon sens permet d'envisager autrement la dispersion actuelle des analystes en France et le nombre croissant d'institutions analytiques. Est-ce à dire que cette dispersion serait une résistance pour sortir des cadavérisations induites par des excès d'institutionnalisation ?

Les transferts à l'œuvre quels qu'ils soient à l'endroit de l'analyste et/ ou les transferts de travail semblent nécessiter l'ombre de la clandestinité pour opérer des effets de coupure. *L'étrangeté d'une lecture polyphonique* apparaît là comme la conséquence d'une lecture qui advient à partir d'une division. Autrement dit, nous sommes à cet endroit analysants d'un texte en langue étrangère. *L'un sans sait* est la conséquence d'un jeu dynamique dans un transfert de travail entre le savoir, la connaissance, l'insu et le non savoir, en tant qu'autre, de l'ignorance et ses passions. Laisser au « plus Un » le goût de la ballade aiguillée par le dispositif comme condition à l'émergence d'une lecture divisée est de l'ordre de l'acte analytique, comme affranchissement et transgression. Il reste que cette opération relève de l'incalculable, qu'il s'agisse de la cure ou du travail du cartel.

Est-ce à dire que la liberté nécessite de la clandestinité pour qu'éventuellement par inadvertance, elle produise de *l'analytique en acte*. Cette question est très complexe pour plusieurs raisons puisqu'elle soulève d'innombrables questions sur la pluralité des écritures entre psychanalyse, institution et liberté de parole. Elle conduit aussi au risque de se situer dans un éloge de la clandestinité. Néanmoins, posée ainsi, cela a le mérite de complexifier le nouage politique de la parole et de l'acte suivant le lieu où il s'exerce. Il va sans dire que la psychanalyse suppose des conditions politiques à son exercice mais aussi que la psychanalyse produit du politique. On peut aussi dire que la libre parole est un **montage politique** rendu possible par une modalité de nouage dans le socius. Pour autant, cette phrase de Lacan alors que je réfléchis à la question des possibilités/impossibilités et limites de l'exercice de la psychanalyse en Algérie vient

entièrement re-questionner, pour ne pas dire bouleverser ce qui faisait pour moi repère dans cette problématique de la parole et du politique.

Lacan dira dans le séminaire sur l'acte psychanalytique, séance du 19-06-1968 : « Nous vivons dans une aire de civilisation où, comme on dit, la parole est libre, c'est que rien de ce que vous dites ne peut avoir de conséquence... Dans le pays de la liberté, on peut tout dire puisque ça n'entraîne rien ».

Il est saisissant de constater que Lacan dévoile là un tissage extrêmement serré entre la liberté et la parole, en tant qu'acte et ce, dans le contexte de mai 1968, c'est-à-dire celui d'une libération qui fera date.

Nous aurions pu dire que ce propos illustre parfaitement le statut de la parole en Algérie et la manière dont le cartel fabrique d'une manière obscure une résistance à cela. Pourtant, par ce dire de Lacan, il se produit une nouveauté : le particulier de la situation en Algérie viendrait là éclairer une énigme qui l'excède, qui serait comment et avec quel montage laisser place à des échappées, dont *l'analytique* ne serait qu'une possibilité parmi d'autres, qui ne peut jaillir que dans la hâte et la clandestinité ?

Karima Lazali  
Psychanalyste  
Paris/Alger  
Mars 2016